

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 47

Artikel: Réflexions
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197188>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à leur point culminant, ils arrivent à 96 mètres. Entre les deux jantes externes sont suspendues un certain nombre de voitures susceptibles de recevoir les destinations les plus diverses : salons, parlours, salles à manger, tabagies, cabinets de lecture, etc.

» Le poids total de la roue, y compris les wagons vides, à l'exclusion du poids de l'axe et des pylônes, est de 650,000 kilos.

» L'axe pèse 36,000 kilos, les deux pylônes 397,000 kilos. Le poids total de tout ce monument architectural s'élève à 1,083,000 kilos. Chaque wagon peut contenir 30 personnes. Il y en a 40.

» De chaque côté de l'axe, au droit des piliers, rayonnent 160 câbles souples, en fil d'acier, de 5 centimètres de diamètre, allant se rattacher à la jante de la roue.

» Le mouvement de rotation de la roue est obtenu par un double câble qui l'embrasse et vient s'enrouler sur des treuils actionnés par un moteur à vapeur d'une puissance de 120 chevaux.

» La machine à vapeur entraînera aussi un dynamo, dont le courant alimentera des lampes à arc et à incandescence, dont le resplendissement dans l'espace confèrera à la roue incendiée l'apparence d'un météore lumineux.

Les procédés de l'éclairage électrique de cette immense structure fournissent les moyens d'obtention de tous les jeux de lumière désirables, réalisant la gamme entière d'une palette polychromique et harmonieuse »

La foire de Morges.

SOUVENIRS D'ENFANCE

De nos jours, la foire évoque pour les gens de petite ville l'idée d'un grand marché, agréablement d'une foule de distractions.

Vers 1850, dans la petite cité de Morges, la foire était cet événement qui, se renouvelant trois fois par année, faisait la joie de l'écolier, l'espoir du petit marchand et du campagnard, les délices du bambin, le gain des aubergistes.

En ce temps-là, et à l'âge où l'on vit plus d'impressions que d'idées, la foire signifiait, pour moi, jour de vacance complète, c'est-à-dire sans leçons à préparer pour le lendemain; la possession d'une pièce de cinq batz dont je pouvais disposer à mon gré et un régal de biscôme (pain d'épice).

Ce jour aimé avait encore d'autres joies en réserve dont l'imprévu faisait surtout le charme. C'était une représentation de saltimbanques sur la place de l'Hôtel-de-Ville ou bien, dans la saison automnale, sous les maronniers de la promenade, à la lueur de quelques lampions fumeux. C'était, à un coin de rue, le spectacle du singe savant, vêtu d'une robe de cotonnade rouge fripée et coiffé d'une capote verte forme calèche, comme celui des vieilles dames d'alors. La petite bête, aux yeux malins et inquiets, dansait sur une plateforme de bois, en frappant l'une contre l'autre des cymbales minuscules, et tout cela était fort divertissant.

Quant aux montreurs d'ours apprivoisés, ils étaient déjà vieux jeu et se faisaient rares.

Lorsque le marché des légumes et fruits tirait à sa fin, alors que les vendeuses dépensaient chez l'épicier une partie de leur recette, et que les hommes, pressés de retourner aux fenaisons ou aux moissons, faisaient atteler le cheval par le garçon de l'écurie banale, voici qu'un spectacle-concert les retenait invinciblement : le crin-crin et les chants du père Grise. Qui pouvait y rester indifférent ?

Le père Grise, une figure inoubliable, était un troubadour de foire qu'on vit toujours le même vingt années durant, et qui avait le don extraordinaire de rassembler des foules

charmées autour de lui. Pour tréteau, un simple tabouret d'auberge; pour répertoire, la *Marseillaise*, les *Girondins*, la *Belle Helvétie*; pour nouveauté, le dernier événement local sensationnel mis en vers au petit bonheur. De sa voix fatiguée, il chantait avec enthousiasme ou componction s'accompagnant de son violon en sourdine, puis bientôt donnait la parole à celui-ci, dans un refrain endiable que la foule répétait en cœur. Les délicats en musique disaient en parlant de quelque chose d'ordinaire : « C'est de la musique au père Grise ». S'ils y eussent regardé de plus près, ils auraient pu ajouter : « N'empêche que le pauvre diable a un truc tout particulier pour électriser son auditoire.

Le réveil d'un écolier paresseux a quelque analogie avec celui du condamné aux travaux forcés. Mais le réveil de ce même écolier, en un jour de foire, au temps dont je parle, était quelque chose d'ineffablement agréable. En avance d'une bonne heure sur les autres jours, ce réveil lui donnait déjà les avant-goûts des plaisirs de la journée; c'était le roulement sourd et continu des voitures des Combiens (gens de la Vallée du lac de Joux), amenant les produits de leur industrie, la boissellerie et ces fromages à la crème dits les tommes de la Vallée, fort appréciés alors.

Cependant, le sifflet aigu et persistant d'un gamin plus matinal encore se fait entendre. Lui aussi va acheter son bonhomme en pain d'épices, de la tête duquel il extraira un sifflet tout semblable, mangera consciencieusement ce qui reste après le sifflet, et conservera le plumet rouge entre les feuillets de son catéchisme d'Osterwald.

Le deuxième plaisir de la journée, c'est l'excellent dîner préparé à l'intention des parents de la campagne; bonnes gens calmes, réfléchis, qui m'apparaissent toujours comme n'ayant pas de défauts, — et aussi comme la personnification de la richesse campagnarde, car en ce temps-là, le parent du village n'arrivait jamais en visite que les mains ou plutôt les corbeilles pleines.

Sitôt après le café à l'eau, on partait en famille pour faire son tour de foire.

Les bancs de vente, alignés les uns vis-à-vis des autres, formaient une série de rues, plus longues que larges, et dans lesquelles la circulation devenait difficile à cette heure de la journée. Les échoppes les plus assiégées par les femmes étaient celles des modistes avec leur étalage affriolant de chapeaux de paille au large plissé de velours et aux longues brides de couleur vive, de bonnets de lingerie forme béguine, suspendus à un cordon traversant toute l'échoppe.

Un détail de mœurs, qui contraste fort avec nos besoins et nos habitudes d'aujourd'hui : en ce temps-là, on vivait moins vite, moins fiévreusement que maintenant; on savait attendre deux mois et plus pour l'achat d'un tablier ou d'une robe, persuadé qu'on était que le bon marché n'était réel que sur les bancs de la foire. D'aucuns affirmaient que le solide et le durable s'y rencontraient avec ce bon marché. Avait-on des chaussures déformées, voire même éculées, qui demandaient impérieusement des remplaçantes, on s'excusait de ce petit ennui par ces mots qui avaient cours partout : « A la foire prochaine, j'en achèterai des neufs. » Et les souliers de Vaullion étaient réputés pour leur solidité ainsi que pour la modicité de leurs prix.

C'était aussi grâce à la foire que les petites filles pouvaient, sans trop de frais, renouveler leurs *petits ménages* de grossière terre commune, à un batz ou six cruches (kreutz) la pièce.

Et, dans la foule joyeuse et affairée, un cri

bien connu brochant sur les mille bruits de la rue : *Brosse-amadou* ! C'était le Juif, l'homme des brosses, un type tout particulier, qui portait sur lui toute sa marchandise, un monceau énorme de balais de crin, brosses, têtes de loup, liasses d'amadou, duquel émergeaient comiquement sa tête coiffée d'une casquette de loutre et ses deux mains. Les ménagères le connaissaient pour un malin et ne se laissaient pas prendre à ses protestations quand il prétendait vendre à perte.

Brosse-amadou !! Encore un type disparu comme le père Grise, comme les marchandes alsaciennes de *baraquettes* (pantouffles), autres figures dont, cher lecteur, je te ferai grâce pour aujourd'hui.

M^{me} DESCHAMPS.

Réflexions.

On a chaque jour l'occasion de remarquer que bien peu de personnes sont contentes de la position où elles se trouvent et qu'au contraire nous avons presque tous une disposition à voir les choses sous leur plus mauvais jour, à nous plaindre du présent et à le comparer au passé vers lequel nous ne cessons de nous retourner en poussant de grands soupirs de regret.

En parlant de ce qui est derrière nous, nous disons avec tristesse : « Ah ! c'était le bon temps ! » et nous en venons à désirer de retourner à l'école comme ces petits que nous voyons courir avec leurs livres sous le bras pour arriver à l'heure.

Nous admirons et envions les jeunes conscrits qui, le sac au dos, le fusil à l'épaule, s'en vont à la caserne apprendre comment on défend son pays; et que de choses nous donnerions pour être à la place de ces joyeux fiancés qui, bras dessus, bras dessous, se promènent sous le ciel bleu, la tête penchée pour mieux se voir. — Puis, quand nous nous plaignons de nos enfants, maintenant aussi grands que pères et mères, nous vantons le temps où ils dormaient dans leurs berceaux comme de petits anges et ne nous causaient jamais ni peines ni ennuis.

Tout ceci prouve que nous avons courte mémoire et que nous laissons dans l'oubli les misères du temps passé pour ne nous souvenir que du beau et de l'agréable. — Ah ! les jours passés à l'école ne furent pas toujours sans nuages et certainement nous serions bien attrapés s'il nous fallait recommencer à apprendre nos tâches, à recevoir pour la moindre peccadille des taloches ou des verbes à copier, et à trembler, les jours d'examen.

Nous ne serions guère satisfaits non plus s'il nous fallait, pour obéir à quelque ordre de marche, endosser le sac militaire pour aller faire la petite guerre, tourner à gauche et à droite, tirer des coups de fusil debout ou couchés dans l'herbe, sortir du lit au premier son de la diane et y rentrer sitôt que bat la retraite.

Quant à désirer de revenir aux jours de nos joyeuses fiançailles, ne ferions-nous pas mieux de dire franchement que déjà en ce temps heureux de légères déceptions vinrent se blottir en un petit coin de notre cœur et ne tardèrent pas à y être suivies. hélas ! par de nombreuses compagnes ?

Et si nos grands fils redevenaient petits, tout nous semblerait-il alors couleur de rose ? Ces messieurs les pères ne devraient-ils pas avouer qu'ils faisaient dans le bon temps de très vilaines grimaces lorsqu'ils étaient dérangés dans leur sommeil par les cris perçants des bébés qui poussaient leurs dents ?

En réalité, nous ne sommes contents d'une chose que quand nous l'espérons encore ou qu'elle est perdue pour nous, si bien que nous agissons envers le bon temps passé à peu près de la même façon que ce vilain mari qui, pen-

dant trente années, régala sa femme des plus vilains mots du dictionnaire français et qui s'avisait de faire graver en grandes lettres dorées sur la tombe de la pauvre défunte :

ÉPOUSE MODÈLE ET TENDREMENT REGRETTÉE.
Une lectrice.

Maurice Glayre

dans la journée du 29 janvier 1798.

La plus belle journée de la vie politique de Glayre est certainement celle du 29 janvier 1798, alors que, président de l'Assemblée provisoire du Pays de Vaud, il présenta celle-ci au général Ménard, à l'arrivée de l'armée française à Lausanne.

Le discours prononcé à cette occasion par Glayre est magnifique, plein de courage civique et tout vibrant du plus pur patriotisme. C'est vraiment une des pages les plus émouvantes de notre histoire vaudoise, et nous avons été étonnés de ne pas en trouver le texte dans nos journaux à l'occasion de l'inauguration de la plaque commémorative dédiée à ce grand citoyen. Aussi la reproduisons-nous, persuadés qu'on la relira avec grand plaisir :

Le 23 janvier 1798, le général Ménard, à la tête de 9000 hommes, franchit la frontière, et le lendemain entre à Lausanne. Suivi de son état-major, il est admis au bruit des acclamations les plus vives, dans l'Assemblée provisoire réunie à l'Hôtel de-Ville, et à laquelle il s'adresse en ces termes :

« Citoyens, je suis flatté de la mission dont le Directoire Exécutif me charge, puisqu'elle tend à protéger votre élan vers une noble liberté. Je ne le suis pas moins à la vue de vos sentiments de joie et de patriotisme. Continuez, citoyens Républicains, à assurer le bonheur public par vos travaux. Occupez-vous en toute sécurité de la tâche qui vous est confiée; reposez-vous sur la valeur de mon armée. Elle formera une barrière entre vous et les ennemis de votre liberté. »

Le citoyen Glayre, président de l'Assemblée, répondit par un discours dont voici les principaux passages :

« Citoyen général, l'Assemblée provisoire du peuple Vaudois voit dans son sein le général de la Grande Nation protectrice de nos droits. Elle sent d'autant plus le prix de cette faveur, que le choix qu'elle a fait de vous élève et affermit nos espérances. Par votre valeur, vous êtes dignes de nous protéger, par votre sagesse, vous êtes propre à nous éclairer... »

« Vous avez demandé quelle était cette Représentation Nationale au milieu de laquelle vous vous trouvez. C'est la réunion des députés de la totalité des villes et des villages du Pays de Vaud. »
« Leurs commettants les ont chargés de leurs pouvoirs pour un travail préparatoire, dont l'objet sera la formation d'une Assemblée Constituante... »
« Hier encore, nous n'étions pas en nombre suffisant pour la composition des bureaux que la distribution des travaux exige. Les adhésions des villes et des communes par leurs députés absorbent notre temps; nos corps et notre zèle sont épuisés; les alarmes de la nuit nous privent des bienfaits du sommeil. Enfin les peuples ne marchent pas comme vos troupes; une nation n'est pas une armée... Souvenez-vous, citoyen général, que si tout est encore imparfait parmi nous, vous nous devez de l'indulgence... »

« Que le Directoire de la Grande Nation reçoive en votre personne notre premier hommage; acceptez vous-même celui de notre confiance et de notre estime. C'est le cœur déchiré et les larmes aux yeux que j'achève ma mission. Le sang des Français a coulé; les coupables sont dans les fers; disposez de leur sort; nous les livrons à votre justice; mais permettez-nous de les recommander à la générosité française. »

Aussitôt, dit le procès-verbal de l'Assemblée, le président reçoit de Ménard l'accolade fraternelle. Cette accolade est un signal; tous

les membres de l'Assemblée se pressent et s'approchent des généraux français; tous les embrassent et les serrent dans leurs bras. On entend les cris de: *Vive la République française! Vive Ménard!* Un général français s'écrie: *Vivent les peuples assez courageux pour conquérir leur liberté et assez sages pour la conserver! Vive la République vaudoise!*

En sortant de cette séance, les généraux français reçoivent les honneurs militaires rendus par les citoyens de Lausanne, rangés en armes dans les rues, que l'état-major, entouré de l'Assemblée, devait traverser.

La mécanique à férè lè saocessès.

Lè z'autro iadzo, quand on fasà boutsèri, on n'avà pas dà mècaniques po férè lè saocessès coumeint ora, mà on pregnà tot bounameint lè bouè de 'na man et avouè 'na coulli, on einfattàvè la tsai dèdèin; adon, po que le sà bin serràtè, on einfattàvè deim lo bouè on bocon dè bou d'on pi dè long et riond coumeint on mandze dè trein et on collàvè ellia tsai bin adrà, pu on lè z'allièttàvè et vouaiquè lè saocessès fèlès.

L'est verè que cein n'allàvè pas asse rudo coumeint avouè ellia mècaniques que n'ein ora io n'ia qu'à einfelà lè bouè pè lo prin bet, verè la segnòla et ein cauquès menutès vo z'ein à astout fabrequa on part dè lottà; mà, que séyant fèlès dè mècanique àobin autramèint, on s'ein fèt pas mau, poru que séyant destra boumès et qu'on pouessè s'ein bin gberdzì avouè d'ao papet ào poret se l'est dà saocessè ào fèdze; dè la salarda ài carottès se l'est dè ellia à grelli. Et lo tsergossèt! vouaiquè d'ao medzi que fà redèmandà!

Lo vilho Modzenet avà dou caions, dza fins gras, qu'étiot prêts à mètrè su lo trabeset; mà, vouaiquè qu'on l'io matin, ein alleint l'ao portà à medzi, ne lè tràovètè pas ti dou ètài lè quatre fers ein l'air dèin l'éboiton. Ne sè pas se l'aviont z'u l'influenza, lo rodzet àobin lo microbe, mà l'étiot bo et bin crèvâ. Modzenet fut d'obedzi dè lè z'eincrottà et ma fà, adieu la boutsèri!

Coumeint vo peinsà, lo pourro gaillà sè la mèintàvè et piornàvè qu'on dianstro pè l'hotè:

— L'est cein qu'est 'na perda por no, se desà à sa fenna, quand faut dza payi ellia bitès d'ao prix dè fous, que faut lè nouri tant-qu'ia l'òolon, atsetà la farna et lo reprin et tot cein que faut, et quand on va poà lè tià, lè vouaiquè crèvâtès, est-te pas terriblio! Ora, que faut-te férè? No faut to, parà d'ao salà po stu l'hivai cottè que cottè! N'ein z'u 'na croutè annaie et on p'ao pas ein ratsetà dou gros ora!

— Sà-tou que? se l'oi fe la Jeannette, ne faut rein ratsetà dè caions ora; mà, se te v'ao mè crairè, l'òdrè dèman atsetà iena dè ellia novallès mècaniques à férè lè saocessès, que tot lo mondo ein dèvezè et que diot que cein ein fa dà tant boumès!

— Va que sà de, fe Modzenet, dinse n'areint pas fauta dè dèpeinsà tant d'ardzeint.

Et lo leindèman, modè po Lozena et l'eintrè tsi monsu Francillon que veindà dè ellia z'affèrès.

— Voudrè 'na mècanique po férè lè saocessès, se vo pliiè!

On commis lài ein montrè on part et l'ài esplièquè coumeint on fasà martsì ellia mècaniques et, tandi que lo commis verivè la segnòlo, Modzenet eimpognè l'affèrè pè lo bet io on einfattè lè bouè et sè met à guegni deim lo perte:

— Mà, on ne v'oi rein veni dè tsai: se fe ào commis.

— Pardine! lài dese l'autro, vo z'èlès onco on rudo tatibotse! la tsai, faut-te pas la lài mètrè!

— Ah! faut onco la lài mètrè! mè que

crèyé.... Oh! se l'est dinse, ràva po voutrès mècaniques; y'amo atant ratsetà dou portsets! A revàirè!

Livraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Une âme d'aristocrate. Frédéric Nietzsche, par M. Maurice Muret. — Sans vocation. Nouvelle, par Mlle M. Damad. — Une partie de bateau sur le Rio Salado, par M. Théophile Chapuis. — Village de dames. V. Loups dans la bégérie, par M. T. Combe. — Impressions de Hollande. L'exposition des Rembrandt à Amsterdam, par Mme Mary Bigot. — Le grand serpent de mer, par M. Henry de Varigny. — Elsie Venner. Roman américain, abrégé de M. O.-Wendel Holmes. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. Bureau de la Bibliothèque universelle, place de la foue, I, Lausanne.

Taches de bière. — Pour enlever les taches de bière sur les étoffes de laine blanche ou de couleur claire, il faut badigeonner les taches avec de la glycérine pure, laver à l'eau tiède et repasser à l'envers l'étoffe encore humide. Les couleurs les plus tendres restent parfaitement intactes.

Moyen de donner aux pommes le goût d'ananas. — Placer de belles reinettes dans une caisse en les séparant les unes des autres avec des fleurs sèches ou fraîches de sureau. Au bout de quinze jours elles sont imprégnées de goût d'ananas. On peut les conserver plusieurs mois en les laissant dans les fleurs de sureau.

Fourmis. — On place dans le voisinage de l'endroit où les fourmis se portent le plus une assiette où l'on met quelques morceaux de viande crue, coupée autant que possible en tranches, de façon à couvrir la surface la plus grande possible. Les fourmis sont très friandes de viande rouge et saignante, telle que les morceaux de foie. Au bout de quelques heures l'assiette est littéralement couverte de fourmis, et il suffit de jeter le contenu dans le feu.

(Science pratique.)

Une petite fille annonçant les plus heureuses dispositions envoyait, l'autre jour, sa bonne lui acheter un gâteau.

— Comment voulez-vous que je vous le prenne, mademoiselle, demanda la bonne à l'enfant

— Tâchez de le prendre sans qu'on vous voie, dit la petite fille; ça fait que vous pourrez encore m'en acheter un autre plus tard.

THÉÂTRE. — Il y avait une belle salle, jeudi, au Théâtre. On y jouait du Molière, et du meilleur, *Tartuffe*. Un temps, cela eût suffi pour expliquer l'empressement du public, mais cet empressement avait failli, beaucoup failli, et quand un directeur, fidèle à la tradition, donnait par-ci par-là quelque pièce de Molière, il lui fallait annoncer: spectacle pour les pensionnats. Alors, comme ce genre de spectacle devient de plus en plus rare, l'annonce produisait son effet et la recette n'était pas trop compromise. Ce brave Molière, il eût fait de bien curieuses réflexions sur le rôle si imprévu qu'il était appelé à jouer! Aujourd'hui, la faveur de tous lui revient peu à peu et cela est tout à notre honneur. Aussi, nous espérons que la direction du Théâtre voudra bien profiter plus souvent de ces heureuses dispositions.

Demain, dimanche, *Le Maître de Forges* et *Les surprises du divorce*. Huit actes, un vrai spectacle du dimanche. Rideau à 8 heures. — Tramway à la sortie.

L. MONNET.

OCCASION Les grands stocks de marchandises pour la Saison d'automne et hiver, tel que:
Etoffes pour Dames, fillettes et enfants, dep. Fr. 1 — p. m.
Milaines, Bouxkins, Cheviots p' hommes » 2 50 »
Coutil imprimé, flanelle laine et coton » 45 »
Cotonnerie, toiles écruës et blanchies » 20 »
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — Échantillons franco. — Adresse: Max Wirth, Zurich.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

* Allusion à l'affaire de Thierrens.